



# Nói Albinói

de Dagur Kári

## Fiche technique

**Islande / Danemark /  
Allemagne - 2002 - 1h33**

Réalisation & scénario :  
**Dagur Kári**

Image :  
**Rasmus Videbaek**

Montage :  
**Daniel Dencik**

Musique :  
**Slowblow**

Interprètes :  
**Tómas Lemarquis**  
(Nói)  
**Þröstur Leo Gunnarsson**  
(Kiddi Beikon)  
**Elin Hansdóttir**  
(Iris)  
**Anna Fridriksdóttir**  
(Lina)  
**Hjalte Rögnvaldsson**  
(Oskar)



## Résumé

Est-il l'idiot du village ou un génie compromis ? Nói, un adolescent de 17 ans, vit à la dérive dans un fjord reculé du nord de l'Islande. En hiver, le fjord est coupé du monde extérieur, cerné par des montagnes menaçantes et enseveli sous un lindeul de neige.

Nói rêve de s'évader de cette prison blanche avec Iris, une fille de la ville qui travaille dans une station-service. Mais ses maladroitesses tentatives d'évasion se succèdent et échouent lamentablement. Seule une catastrophe naturelle fera voler en éclats l'univers de Nói et lui laissera entrevoir un ailleurs prometteur.

## Critique

Dans son premier long métrage, Dagur Kari fait preuve d'une sage retenue pour réinventer, entre mer et montagne, la figure rebattue du passage à l'âge adulte. Pour sortir Nói de son sommeil, sa grand-mère doit tirer un coup de fusil. Dans le monde où s'éveille l'adolescent, le silence est profond, la lumière bleuâtre d'un perpétuel crépuscule dessine le contour des choses, mais en avale les couleurs. Nói finit son adolescence en Islande. Dès le début du premier film de Dagur Kari, la géographie prend le pas sur tous les autres déterminants pour faire de la vie du jeune homme une variante inédite de l'enfer du passage à l'âge adulte. Voici donc Nói (Tómas Lemarquis), parfaitement chauve et glabre, un trait physique qui le met de prime abord à l'écart, même dans une

**L E F R A N C E**

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

société qui professe une tolérance plus que scandinave, sans entamer son pouvoir de séduction. Il vit avec son aïeule dans une maison où l'on ne peut ni entrer ni sortir qu'en dégagant les mètres cubes de neige qui se sont accumulés sur le pas de la porte. Il faut bien libérer le passage, pourtant, afin d'aller s'ennuyer au lycée ou pour laisser entrer le père de Nói, chauffeur de taxi alcoolique qui oscille sans fin entre le désir de voir son fils échapper à la médiocrité sociale et l'envie de l'entraîner sur les chemins de la marginalité.

C'est un tout petit monde, parfaitement clos par la mer d'un côté, les montagnes de l'autre. A l'intérieur, Dagur Kari dessine une espèce de spirale qui va s'élargissant, de la maison familiale à la ville, puis à la nature austère qui l'entoure. Chez lui, Nói fait des bêtises qui procèdent plus de la maladresse que de la mauvaise volonté. Parfois il se cache dans un petit réduit sous le plancher de la maison. Jamais le nom ni le sort de celle qui lui a donné le jour ne seront évoqués, l'idée maternelle passe exclusivement par cet espace confiné et protecteur.

A l'école aussi Nói fait des bêtises, cette fois par goût du désordre. Aux cours, qui l'ennuient au-delà du supportable, il fait déposer par un ami un magnétophone à cassettes, ce qui a le don de démoraliser les professeurs.

Dans la peinture de cet éternel affrontement, Dagur Kari se laisse aller à la satire sociale avec un bonheur certain : le désarroi du proviseur, la sollicitude inquiétante du psychologue chargé d'évaluer le cas Nói donnent lieu

à de brèves scènes de genre dont la plus réussie est sans doute le cours de français. Là, un professeur désespéré tente d'attirer l'attention des élèves en leur révélant les secrets de la confection de la mayonnaise.

En ville aussi, Nói fait des bêtises. Il courtise la fille de l'épicière, tente de réunir assez d'argent pour fuir le village par des moyens de moins en moins licites, et ses tentatives de passer du monde de l'école à celui du travail ne lui réussissent guère. Dans une des plus belles scènes du film, on le voit passer sa frustration en bombardant de cailloux un rideau de stalactites de glace. Cette séquence exprime la séduction la plus immédiate de **Nói Albinói**, cet effet d'exotisme maîtrisé qui permet à Dagur Kari de parcourir un chemin qu'ont déjà suivi des centaines de cinéastes - les meilleurs comme les pires, de **Zéro de conduite** aux **Sous-Doués** - comme s'il s'ouvrait pour la première fois.

Mais le pouvoir d'attraction du film ne se résume pas à cette seule étrangeté. Pour un réalisateur si jeune, qui traite d'un sujet si propre à l'excès, Dagur Kari fait preuve d'une grande sagesse. Avec la complicité de son acteur, qui dispense les émotions avec une judicieuse parcimonie, le cinéaste met en scène la révolte de Nói avec plus de tristesse résignée que de colère. Il y a comme un doux parfum de défaitisme qui flotte sur le film, dont la morale finale se rapproche plus du dernier épisode du **Prisonnier**, le feuilleton télévisé, que de celle des **400 Coups**.

Thomas Sotinel  
*Le Monde - 9 juillet 2003*

Après avoir raflé l'essentiel des prix des festivals européens où il a été présenté, à Rotterdam, Angers, Göteborg, **Nói Albinói** parvient enfin sur nos écrans. La beauté étrange et fragile de ce premier film islandais tient d'ailleurs à ce côté trop doué pour être vrai, puisque Nói pousse si loin son caractère de génie qu'il passe aux yeux de la plupart pour un demeuré total. C'est l'histoire du personnage du film de Dagur Kari : il règle mat un match d'échecs en trois coups, aligne le Rubix Cube selon les bonnes couleurs en trois minutes, fait exploser tous les barèmes du QI, mais sera quand même viré du lycée pour «mauvais exemple», «absentéisme répété» et «indiscipline chronique» aux deux tiers du métrage. Car Nói n'est pas seulement un grand adolescent albinos et imberbe, mais un monstre que personne ne peut comprendre, provoquant la stupeur sur son passage, un précipité d'angoisse entraînant des réactions catastrophiques en chaînes, un alien émergeant des tripes gelées de l'Islande qu'aucun habitant du bourg perdu de Bolungarvik ne pourra jamais appréhender.

(...) Tout est ainsi décalé, le moindre geste, la plupart des répliques, et le film se construit comme une farce, jamais lourde cependant, divisée en courts tableaux hilarants qui font penser au Moretti des débuts (**Je suis un autarcique** ou **Ecce Bombo**, par exemple) ou au Suleiman de **Chronique d'une disparition**.

Mais la farce est terrible, car rien ne peut venir la clore ou en adoucir l'aigreur. Dagur Kari pratique une forme extrême de comique désespéré, que renforcent encore

les accords déchirants et mélancoliques de son propre groupe de pop (qui a autoproduit la musique du film), et l'apparence troublante de son acteur principal, un copain de lycée d'origine française, Tómas Lemarquis, les yeux bleu acier, la peau translucide, le crâne lisse, un croisement génétiquement élaboré du cancéreux, de l'ado rebelle et de l'être venu d'ailleurs. Indéniablement, il est la trouvaille première du film, et son corps à la fois explicite et mutique est une révélation.

La principale vertu de **Nói Albinói** est son sens du retrait, de l'ambiguïté : aucun des mystères n'est levé, aucune des questions résolue. Dagur Kari cultive avec finesse la suspension du sens. On ne saura jamais, effectivement, si Nói est un surdoué ou un débile, si le titre du film veut dire «Nói l'albinos» (comment on pense le croire) ou pas, ni si la jeune femme qui le regarde, le suit, le borde, fume avec lui, l'embrasse même, est amoureuse, ou si le philosophe lit du Kierkegaard ou un quelconque imposteur venu du froid.

La seule et unique chose que l'on saisit, avec évidence, c'est que, lorsque tous les éléments mis en place par Dagur Kari se croisent, le film devient littéralement stupéfiant. Nói abattant d'immenses stalactites de glace avec son fusil, lançant des pierres dans une mer resplendissant d'un soleil d'été irréel, courant avec ses immenses foulées le long de la montagne, ou enfermé dans un trou noir final éclairé d'un seul briquet usé. Il y a dans **Nói Albinói** des moments qu'on n'a jamais vus et qu'on ne reverra pas : Dagur Kari redonne le sentiment que le cinéma peut

encore surgir à tout instant d'où on ne l'attend plus.

Antoine de Baecque  
*Libération 9 Juillet 2003*

### Entretien avec le réalisateur

*(...) Vous avez choisi de tourner dans une petite ville isolée...*

Le film se déroule à Bolungarvik, 957 habitants, entre un fjord reculé, la mer et le glacier, à l'ouest de l'île. En hiver, le fjord est coupé du monde, cerné de montagnes, comme une prison blanche. C'est plus facile de recréer une réalité à partir de rien, au centre de nulle part. Le premier projet voulait montrer Reykjavik, la capitale, mais toute l'animation qui y règne - les taxis, les clubs, les gens - bridait mon imagination. Reykjavik impose sa propre réalité, qui n'est pas la mienne. Bolungarvik, c'est une toile blanche, presque abstraite, de même que le personnage de Nói est albinos, c'est-à-dire un innocent.

*Nói, votre héros, n'est jamais vraiment défini : est-ce un génie, un idiot, un fou, un prophète ?*

On ne le saura jamais. Il était important de ne pas lever ce doute. La seule chose que l'on voit, c'est qu'il est différent des autres. Personne ne sait se débrouiller avec lui, ce qui fait qu'il engendre des comportements étranges, un grand trouble. On peut dire la même chose de son apparence : avec son bonnet enfoncé sur la tête, il semble

demeuré ; quand il enfle un costume noir, il est au summum de l'élégance hype... Je voulais une sorte de corps d'alien, qui tranche avec toutes les autres apparences. C'est le sens du mot albinos dans le film, ce n'est pas une caractéristique physique précise, mais une façon de signifier son étrangeté. Il ne sait pas ce qui est bien, ce qui est mal. C'est une fable sur cette ambiguïté : l'histoire d'un garçon qui ne sait pas qui il est. C'est un corps décalé, déplacé, la mauvaise personne au mauvais endroit. Dont le problème est qu'il s'agit du seul endroit qu'il connaisse, d'où son désir d'aller voir ailleurs, de s'échapper, de rêver à un autre lieu.

*D'où vient Nói ?*

De mon cerveau. Je porte ce personnage en moi depuis des années, depuis l'adolescence. C'est de là qu'il vient. Il est même antérieur à mon envie de faire des films. Il est passé par tous les états : personnage de BD, de dessin animé, chanteur pop. Année après année, j'ai rassemblé des idées sur lui puis, en 1995, quand je suis entré à l'école de cinéma de Copenhague, il a pris l'allure d'un héros de cinéma. En 1999, j'ai eu mon diplôme avec un film de quarante minutes, **Lost Week-End**, tourné au Danemark, et Nói était déjà là. Mais comme une figure, une apparition. Après pendant deux ans, j'ai tout mis en place pour pouvoir tourner **Nói Albinói**. Ce fut difficile de trouver un acteur pour ce personnage, en l'occurrence Tómas Lemarquis. Je n'ai pas essayé avec quelqu'un d'autre. Le scénario a été écrit pour Tómas, que je connais depuis longtemps. J'étais inquiet

sur sa capacité à assumer ce rôle. J'ai été vite rassuré : il a tenu le coup. Il ressemble à un personnage de BD qui se serait égaré quelque part sur terre, en Islande. Et la nature de son corps, de son apparence, de ses déplacements, de ses envies, provoque des réactions en chaîne.

*Tous les acteurs du film sont singuliers. Comment avez-vous travaillé votre casting ?*

L'Islande est un petit pays, tout le monde se connaît. Si vous restez dans un bar de Reykjavik, vous croisez tous vos acteurs en une journée. J'ai choisi des comédiens amateurs et des professionnels. La femme qui joue la grand-mère de Núi distribue le courrier dans mon quartier, le prof de français était mon prof de français au lycée, et j'ai rencontré la fille qui joue Iris dans un resto végétarien. Ce sont devenus des amis. L'Islande est un petit microcosme, tous quittent l'île à un moment de leur vie, mais tous y reviennent, enfin presque.

*(...) Vous êtes aussi musicien.*

Dans le groupe *Slowblow*, que nous avons créé avec Orri, un ami. On a sorti deux albums et composé la musique du film. Un film, c'est une forme musicale, cela parle de petites histoires, comme dans une chanson, c'est une atmosphère particulière comme dans un morceau. La musique est pour moi la forme d'expression la plus parfaite, la plus élaborée, la plus sensible, et le cinéma y participe directement. Dans un

film, on parle avec ses émotions, exactement comme avec la musique. Un album, c'est une douzaine de morceaux ; un film se compose de la même manière, comme une succession de chansons, ballades, instrumentaux, rythmes, parfois très contrastés. C'est une harmonie. Notre musique est fondamentalement pop, mais c'est un truc un peu bizarre, un mélange d'instruments ultramodernes et très anciens. Notre second album s'appelle *Fusk*, ce qui en islandais signifie à peu près «à côté de la plaque». C'est très important de conserver les hésitations, les erreurs, l'aspect amateur. La vérité des sentiments passe par là.

*Quels sont vos modèles ?*

Quand je veux faire un film, j'écoute beaucoup de musique ; quand je veux faire un album, je regarde beaucoup de films. Le croisement des influences, c'est le seul modèle que je reconnaisse. Pour la mise en scène, j'apprends beaucoup des sitcoms, et des *Simpsons*, dont je suis fan. Par ailleurs, il est très important pour moi de ne pas devenir un «professionnel» de quoi que ce soit, de conserver un peu d'innocence. Ce qui m'intéresse, c'est l'inachevé, le «mal fait» et la manière dont la musique et le cinéma se rencontrent. Je trouve en général les héros très ennuyeux : ils réussissent tout, ils savent tout faire. C'est pareil pour les professionnels, c'est ennuyeux. Mon seul projet de vie : faire des choses de-ci de-là, très

différentes. Profondément, je suis un amateur.

Antoine de Baecque  
*Libération 9 Juillet 2003*

## Filmographie

<b>Lost Week-End</b>	1999
<b>Núi Albinói</b>	2002

### Documents disponibles au France

Revue de presse  
Repérages n°19  
Cahiers du Cinéma n°581  
Positif n°509/510

**Pour plus de renseignements :**  
**tél : 04 77 32 61 26**  
**[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)**